

## Anita Izcovich

### Hâte et urgence

Avant d'aborder la question de l'urgence en fin d'analyse, je me suis d'abord demandé s'il y avait une urgence qui caractérisait l'entrée en analyse. Il y a des cas, bien sûr c'est plus ou moins accentué, où le sujet est poussé à prendre rendez-vous, avec la dimension énigmatique, hors signifiant, que représente l'analyse pour lui. « Qu'il en soit ainsi du départ dont le signifiant vire au signe, où trouver maintenant le quelqu'un, qu'il faut lui procurer d'urgence ? » dit Lacan à ce propos <sup>1</sup>. On sent bien la dimension d'urgence que peut prendre la demande d'analyse, qui surgit précisément parce qu'un réel est devenu insupportable, qu'il a échappé à la prise signifiante, produisant une souffrance qui introduit une accélération de temps.

Que propose alors l'analyse, face à une entrée en urgence ? Elle propose de prendre son temps, celui de l'élaboration analytique, comme le dit Lacan : « (...) il faut le temps, c'est là la faille dont se dit l'être (...). C'est ainsi que l'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient du dire <sup>2</sup> ». Défailli au double sens du terme finalement, au sens de manque qui marque l'entrée en analyse et le parcours analytique, et de défaut de la vérité, défaut inhérent au manque de signifiant.

#### Urgences subjectives

Ce qui est donc en jeu chez un sujet, c'est l'urgence subjective, comme cela a pu être dit lors des soirées précédentes. Alors évidemment, on peut se demander à quoi correspond l'urgence subjective aujourd'hui, quelle est l'urgence de l'homme contemporain ? Il y a bien sûr des travaux

1 - Lacan J., « Radiophonie », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, p. 413.

2 - Ibid, p. 426.

qui ont été faits là-dessus <sup>3</sup>, sur l'urgence imposée à l'homme par la politique et l'économie mondiale, sur l'essoufflement de l'homme, qui court après son Moi fort imposé par le discours social. J'ai lu par exemple le témoignage d'une femme qui disait ne se sentir bien que dans le rythme venant de ce qui lui était imposé par son entreprise et la série des tâches familiales le soir, et qu'elle se sentait un héros. Il s'agit d'une urgence du temps subjectif qui nourrit le Moi fort. Et en général, ce que montrent ces ouvrages, c'est que cette urgence subjective du Moi fort a un pendant, le symptôme : elle rend le sujet malade, elle est à l'origine des soi-disant dépressions. Si on pense au film de Claude Chabrol qui est sorti récemment, « L'ivresse du pouvoir », qui reprend l'affaire Elf d'il y a quelques années, on a une urgence qui est liée à la passion de l'argent, du pouvoir et de la jouissance du côté des chefs d'entreprise, et à une autre passion, celle de déposséder les chefs d'entreprise, du côté des juges. Cette ivresse du pouvoir, de part et d'autre, dans sa dimension d'urgence, c'est la passion du Moi fort, la jubilation du Moi cherchée dans la complétude de l'autre, les identifications à l'autre, dans leur dimension symptomatique, mortifère, la dépression et la pente au suicide, ce que le film montre bien.

Et pour en revenir à l'analyse, parfois on a à première vue un discours plaqué, lié à l'urgence contemporaine, et on est alors forcé de passer de l'urgence de l'homme à l'urgence du sujet, au rapport à son inconscient. Je pense à une analysante qui me disait : « mon bilan de compétence a montré que » et son élaboration allait bien sûr du côté du Moi. Là, on a affaire à une urgence du court-circuit de l'inconscient par le conscient, qui exclut l'impossible à dire, et l'analyse a, dans ce cas-là, à rétablir le temps nécessaire pour que l'inconscient se dise.

Par ailleurs, je me demandais ce qui pouvait illustrer le mieux l'urgence subjective, et je pensais à l'urgence de la passion amoureuse. C'est Julien Sorel, dans *Le Rouge et le Noir*, qui m'est venu à l'esprit, aux prises avec l'urgence chaque fois qu'il a honte de sa terreur secrète et de ses émotions. Il s'exclame alors: « Serais-je un lâche ? Aux armes ! ». Et en effet, en proie à ce qui lui manque, il part à l'assaut de ses rêves héroïques, de ses « batailles » pour la conquête d'une femme, que ce soit Madame de Rênal ou Mathilde, à enlever à son mari pour la première, à son père pour la seconde. L'urgence de ses attaques guerrières se mani-

3 - Aubert N., *Le culte de l'urgence*, Flammarion, Paris, 2004.

festive quand il doute de l'amour de La femme, de ses « accents de vérité » comme il le dit lui-même. Lacan note bien que chez Stendhal, l'amour est fondé sur le fait que La femme, on la croit parce qu'on n'a jamais eu de preuve qu'elle ne soit pas absolument authentique, on s'aveugle, ça sert de bouchon, et c'est une croyance fallacieuse <sup>4</sup>.

Donc là, on tombe sur un autre aspect de l'urgence, motivée par la croyance en La femme, en une vérité fallacieuse. Je relève ce trait de l'urgence amoureuse parce que dans le texte que nous travaillons lors de ces soirées, l'urgence de la passe est précisément corrélée à « se risquer à témoigner au mieux de la vérité menteuse <sup>5</sup> ». En fin d'analyse, ce n'est pas une urgence à la croire mais à en décroire, pourrait-on dire. Il y a, dans l'urgence amoureuse de Julien qui l'amène à tirer un coup de pistolet sur Madame de Rênal, une dimension pulsionnelle corrélée à une culpabilité œdipienne : « (...) J'ai voulu tuer, je dois être tué. » L'urgence de son acte, suite à la déception amoureuse, tente de colmater l'impossible conjonction entre l'Un et l'Autre, et le conduit en prison pour, ce sont ses termes : « (...) voir sa mort dans toute sa laideur », ajoutant que « son destin est de mourir en vivant ». Même s'il précise, dans son urgence, que le terme guillotiner ne peut pas se conjuguer à tous les temps, et qu'on ne peut pas dire : « j'ai été guillotiné. »

Il tente d'atteindre le réel de sa jouissance, dans le dépouillement de lui-même. On peut dire, après tout, que c'est une urgence propre à la névrose elle-même, au fantasme du sujet.

J'ai donc pris cet exemple pour raccorder l'urgence au temps du fantasme, à son usage - c'est un terme de la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » aussi - à la fixation du rapport où se maintient le désir du sujet. Il y a une urgence à user de son fantasme. Pour l'obsessionnel, il s'agit d'une fixation à l'autre qui se trouve dépositaire de la part perdue de la jouissance qui lui est due. C'est ce qu'illustre *Le Rouge et le Noir*, dans la conquête de la femme de l'autre. Pour l'hystérique, la fixation est sur l'autre femme pour maintenir le désir. L'urgence de la gifle donnée par Dora à Monsieur K, c'est la croyance en Madame K qui la détermine. On peut dire aussi bien pour l'obsessionnel que pour l'hystérique, ce qui est le moteur de l'urgence propre au fantasme, c'est la croyance en la vérité de La femme qui fait exister le rapport sexuel, qui colmate l'impossible conjon-

4 - Lacan J., Le Séminaire « RSI », inédit, leçon du 21 janvier 1975.

5 - Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, p. 571.

tion entre l'Un et l'Autre. C'est l'urgence d'obtenir le plus grand bonheur pour son plus grand malheur. Alors que l'urgence de fin d'analyse, on le verra, c'est se risquer à témoigner de ce point précisément et de ses heurts.

### Passage à l'acte et acte

Cela m'amène à aborder l'urgence du passage à l'acte et de l'*acting out* pour la distinguer de l'urgence de la fin d'analyse.

Concernant l'*acting out*, Lacan dit en 1955, qu'il y a un « saut impulsif dans le réel <sup>6</sup> », et en 1963, il le caractérise par son rapport au symbolique : le sujet met en scène ce qu'il n'a pas symbolisé, mais avec la possibilité d'un retour au symbolique <sup>7</sup>.

Par contre, dans le passage à l'acte, il y a un « je ne pense plus », et à la place, un retour vers la jouissance, un court-circuit du symbolique, du temps pour comprendre, produisant alors une compression entre l'instant de voir et le moment de conclure. Le passage à l'acte exclut le symbolique, avec un retour dans le réel, et c'est pourquoi le passage à l'acte est prévalent dans les psychoses. Quant à l'acte analytique, il est aussi un « je ne pense plus » mais qui se distingue du passage à l'acte car il relève d'un accomplissement du temps pour comprendre, dans le moment de conclure qui est une conséquence logique.

Le seul point commun entre l'acte et le passage à l'acte serait finalement le franchissement de la chaîne qui implique un hiatus entre le langage et l'acte, et c'est bien ce hiatus qui fait l'urgence. Mais le retour dans le réel du passage à l'acte n'a rien à voir avec ce que l'analysant devenu analyste fait du réel en fin d'analyse.

Je reprendrai la différence que fait Lacan en 1967, entre l'acte de fin d'analyse et le passage à l'acte, à propos de la scansion du temps logique : « le moment de rater ne réussit à l'acte que si l'instant d'y passer n'a pas été passage à l'acte, de paraître suivre le temps pour le comprendre (...) C'est donc par ce qu'elle a raté que la réussite vient à la voie du psychanalyste, quand c'est de l'après-coup du désir du psychanalyste et des apories qu'il démontre <sup>8</sup> ». Le réel auquel a affaire le psychanalyste est en rapport avec le hiatus qu'il est, comme le dit Lacan, « hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que

6 · Lacan J., « La Chose freudienne », *Ecrits*, Le Seuil, Paris, p. 429.

7 · Lacan J., *Le Séminaire X, L'angoisse*.

8 · Lacan J., « Discours à l'École freudienne de Paris », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, p. 265-266.

comme entrée <sup>9</sup> ». C'est donc l'instant d'y passer, une dimension de la hâte, qui produit l'acte du désir de l'analyste qui saisit ce qui est à la fois dedans et dehors dans l'acte, ou encore qui saisit à la fois l'entrée et la sortie.

### La hâte du temps logique

J'en viens maintenant au point d'urgence qui caractérise la fin d'analyse. Dans un premier temps en quoi consiste-t-elle, selon ce que Lacan élabore en 1945, dans « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » ? Le hiatus réside dans l'anticipation de l'acte de conclure sur sa certitude, à condition que la certitude se vérifie dans une précipitation logique. Voyons donc comment la hâte s'articule dans le sophisme. L'instant du regard va viser l'inconnu ignoré du sujet lui-même, et c'est ce qui est en jeu dans une analyse. Il se résout dans une équivalence logique entre deux termes qui correspond à la formulation : « À être en face de deux noirs, on sait qu'on est un blanc <sup>10</sup> ». C'est la première phase du mouvement logique, l'instant du regard.

La deuxième phase du mouvement logique est : « Si j'étais un noir, les deux blancs que je vois ne tarderaient pas à se reconnaître pour être des blancs <sup>11</sup> ». C'est le temps pour comprendre où le sujet objective son intuition et tient la clef de son propre problème dans l'inertie de son semblable.

L'action est suspendue et amène à la troisième formulation du mouvement logique : « Je me hâte de m'affirmer pour être un blanc, pour que ces blancs, par moi ainsi considérés, ne me devancent pas à se reconnaître pour ce qu'ils sont <sup>12</sup> ». C'est donc cela l'assertion du soi, c'est la proposition qu'on avance et qu'on soutient comme vraie, par où le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un jugement : c'est l'urgence du moment de conclure le temps pour comprendre, dans lequel le sujet précipite à la fois son jugement et son départ, et la tension du temps se renverse en la tendance à l'acte qui manifeste aux autres que le sujet a conclu. On voit bien la dimension de hâte dans ce renversement, et de vérité qui devance l'erreur en s'avançant dans l'acte qui engendre sa certitude.

En 1967, Lacan fait encore référence à l'après-coup du temps logique

9 · Ibid., p. 266.

10 · Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Le Seuil, Paris, p. 204.

11 · Ibid., p. 205.

12 · Ibid., p. 206.

dans le passage de l'analysant à l'analyste, incluant le moment de comprendre dans l'effet produit par la non compréhension<sup>13</sup>. Il n'y introduit pas les critiques qu'il fera ensuite.

Et on peut dire, me semble-t-il, que la hâte, en 1967, est liée au mouvement de bascule qui fait que le sujet déchoit de son fantasme, le virage où il voit chavirer l'assurance qu'il prenait de son fantasme<sup>14</sup>. C'est pour cela que j'ai insisté tout à l'heure sur l'urgence propre à l'usage du fantasme, et qui permet au sujet de soutenir son désir dans l'objet qui le cause, en faisant consister sa substance. Parce que la « Proposition » définit le passage de l'analysant à l'analyste, comme une urgence inverse à celle de l'usage du fantasme dans la névrose. Si la névrose est caractérisée par la substance donnée au désir obturé par l'objet, le passage de l'analysant à l'analyste est voué à la solution de l'inconnue du désir de l'analyste. C'est cette solution qui donne une valeur à la béance de l'être, entre la fonction du phallus - phi - et le *a* qui obture l'objet. Pour Lacan, à cette époque, la hâte s'applique à la destitution du sujet, à la perte de la croyance dans le sujet supposé savoir dans le transfert, au désêtre de l'analyste. C'est cela que j'appelle une urgence de fin à l'inverse de celle de l'usage du fantasme.

### Urgences de fin d'analyse

Je passerai maintenant à la critique que fait Lacan du temps logique, en 1970, dans « Radiophonie ». Il insiste sur la dimension de leurre dont la hâte peut se faire complice, en disant qu'il faut se garder de la mettre au service de l'imaginaire, parce que ce qu'elle rassemble est un ensemble, les prisonniers ayant un rapport à une sortie structurée d'un arbitraire et non pas d'une classe. Alors qu'en 1945, il y avait un rapport entre le temps logique et une vérité de la fin de l'analyse, en 1970, Lacan développe que le psychanalyste n'est pas « fiancé à la vérité », ou comme il le dit encore, « il n'y a pas de rapports d'amour possible, ni de mariage, ni d'union libre », parce que l'effet de vérité tient à ce qui choit du savoir. Et ce qui choit du savoir<sup>15</sup>, ça évoque évidemment l'objet *a*.

En 1972-1973, Lacan est plus explicite dans sa critique de la hâte du temps logique, en introduisant l'objet *a*. Il le dit ainsi : « La fonction de la

13 - Lacan J., « Proposition sur le psychanalyste de l'École », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris.

14 - *Ibid.*, p. 254.

15 - Lacan J., « Radiophonie », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, p. 442.

hâte, c'est le petit  $a$  qui la thétise <sup>16</sup>. » Et là, il ne parle pas seulement d'imaginaire comme en 1970, mais de l'intersubjectivité qui est en jeu, dans le temps logique, et qui est censée aboutir à une issue salutaire. Lacan précise alors que ce que supporte chacun des sujets dans le temps logique est, par rapport aux deux autres, celui qui est l'enjeu de leur pensée. Et il ajoute que chacun n'intervient, dans ce ternaire, qu'au titre de cet objet  $a$  qu'il est, sous le regard des autres. C'est cela, l'objet  $a$  comme enjeu de leur pensée. Il le dit comme cela : « Finalement, ils sont trois, mais en réalité, ils sont  $2+a$ , qui se réduit à  $Un + a$ . Et c'est justement en tant que, du petit  $a$ , les 2 autres sont pris comme  $Un + a$  que fonctionne une sortie dans la hâte. Entre les deux, quels qu'ils soient, il y a toujours l'Un et l'Autre, le Un et le petit  $a$ . <sup>17</sup> »

La hâte de la fin d'analyse fonctionne bien, là encore, dans le sens inverse à celui de la hâte amoureuse, qui elle, réduit l'inadéquation entre l'Un et l'Autre par la croyance en la vérité de La femme, de l'existence du rapport sexuel, comme on l'a vu pour Stendhal. Si dans la hâte amoureuse, il s'agit d'une urgence à faire Un avec l'Autre, dans la fin d'analyse, il y a une urgence de l'inadéquation entre l'Un et l'Autre.

Et c'est bien ce rapport entre la fin de l'analyse et la vérité qui est le fil de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » en 1976. Au début de sa Préface, Lacan rappelle qu'« il n'y a pas de vérité qui ne mente », « ce qui n'empêche pas qu'on coure après <sup>18</sup> ». Je vais extraire d'autres formulations : « Le mirage de la vérité dont seul le mensonge est à attendre, n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin d'analyse. <sup>19</sup> » Je m'arrêterai sur le terme de satisfaction : pourquoi est-il utilisé pour définir ce qu'on fait de la vérité en fin d'analyse ? La fin d'analyse, pour Lacan, c'est précisément « se vouer à satisfaire ces cas d'urgence. <sup>20</sup> » Et cette urgence, on n'est sûr de la satisfaire que si on l'a « pesée ». C'est une satisfaction qui ne s'atteint « qu'à l'usage du particulier », dit-il <sup>21</sup>. Ce sont les termes de satisfaction, de pesée, d'usage du particulier qui m'interpellent.

Alors, pourquoi Lacan corrèle-t-il le terme de satisfaction à celui d'urgence à la fin d'analyse ? Il est vrai que le terme d'urgence, de par sa racine latine *urgere*, qui signifie pousser, presser, évoque bien la pulsion.

16 · Lacan J., *Le Séminaire XX, Encore*, Le Seuil, Paris, 1975, p. 47.

17 · Ibid., p. 47- 48.

18 · Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, 2001, p. 571

19 · Ibid, p. 572.

20 · Ibid, p. 572.

21 · Ibid, p. 573.

L'urgence au XVI<sup>ème</sup> siècle caractérisait aussi un argument qui a de la force. La satisfaction concerne bien un traitement de la pulsion dont on rend compte dans la passe ; ce serait ça l'argument qui a de la force et c'est un argument bien particulier d'ailleurs et différent de celui du fantasme qui obture le réel avec l'objet. Lacan parlait, comme on le sait, de « l'usage fondamental du fantasme dans le soutien du désir évanouissant pour autant que la satisfaction même de la demande lui dérobe son objet », concernant la névrose <sup>22</sup>. Par contre, la satisfaction qui concerne le témoignage de la passe, ce serait celle qui a été usée dans son usage du particulier, ou qui a été pesée dans la particularité du fantasme.

En 1976, dans le Séminaire « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre <sup>23</sup> », Lacan développe la notion d'identification au symptôme justement, de savoir y faire avec son symptôme il dit encore savoir le débrouiller, le manipuler : c'est cela finalement la pesée, l'usage du particulier, ou encore comme il le dit dans la « Préface à l'édition anglaise », la mise à l'épreuve dans un risque, dans une urgence, dans un « se vouer à ».

Dans « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre » toujours, Lacan montre bien la différence entre l'identification hystérique, paternelle, amoureuse du père, de la vérité menteuse, et l'identification à l'*einzigster Zug*, au trait particulier. Et dans la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », Lacan fait un jeu de mot, comme on l'a vu déjà au cours de nos soirées, au sujet de l'historisation et l'hystérisation, en parlant de la mise à l'épreuve de l'*hystorisation* de l'analyse. C'est bien en rapport avec la passe et le risque pris à témoigner au mieux de la vérité menteuse propre au fantasme justement. Et c'est précisément lié à l'urgence de la satisfaction pulsionnelle, puisque Lacan utilise le terme de « ce qui peut pousser qui-conque, surtout après une analyse, à s'hystoriser de lui-même <sup>24</sup> ».

Dans « L'insu... », Lacan développe la structure du sujet comme torique en faisant référence précisément à l'hystérique, homme ou femme dit-il, et il fait le jeu de mot *hystorique* pour dire que l'hystérique a un inconscient pour la faire consister en « la radicalement autre <sup>25</sup> ». Il en déduit alors que l'univers torique (c'est-à-dire la structure du sujet) veut dire la même chose : c'est n'être qu'en tant qu'autre, n'avoir qu'un inconscient, un inconscient auquel on pense nuit et jour, dit-il. C'est sur ce point d'ailleurs

22 · Lacan J., « La direction de la cure », *Ecrits*, Le Seuil, Paris, p. 637.

23 · Lacan J., Le Séminaire XXIV « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre », inédit.

24 · Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Ecrits*, Le Seuil, 2001, Paris.

25 · Lacan J., Le Séminaire XXIV « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre », inédit.



qu'il ajoute que lui-même est un hystérique parfait, sans symptôme, et que la différence entre l'hystérique et lui, c'est l'armature, qu'il appelle la trique, qui constitue l'amour pour le père.

Avec ces éléments, il semble que l'*hystorisation* de la passe prise dans l'urgence, c'est ce qui pousse à prendre le risque, à mettre à l'épreuve, faire déconsister le radicalement autre propre à l'inconscient, la vérité menteuse de La femme.

Alors, si on prend la hâte comme terme utilisé par Lacan pour désigner la fin d'analyse conceptualisée dans le temps logique, et l'urgence comme ce qui désigne la fin d'analyse dans la « Préface à l'édition anglaise », on peut voir que la différence se situe bien entre une vérité intersubjective pour la première, celle du temps logique, et une absence de vérité pour la deuxième, celle de la Préface. Il faut remarquer que si la fin d'analyse est caractérisée par une absence de vérité, c'est bien parce que Lacan avait conceptualisé, à cette époque, l'objet *a*, qui est hétérogène au signifiant, irréductible, qui échappe à la signification. C'est ce qui lui permet de sortir de la hâte fondée sur l'intersubjectivité : l'hétérogénéité de l'objet *a* exclut la recherche d'identité par l'objet, ce qui était le cas dans le temps logique. C'est aussi parce que Lacan a introduit la structure de la femme pas toute qu'il peut parler d'une urgence dans le témoignage d'une vérité menteuse dans la passe. Il est exact qu'à cette époque, le terme d'urgence était aussi utilisé par Lacan pour répondre aux analystes anglo-saxons, comme l'a dit Colette Soler lors d'une soirée.

Pour conclure, j'ajouterai que j'ai été sensible à la notion d'urgence dans le témoignage de l'AE que nous avons nommée au cartel de la passe. Il y avait, tout au long du témoignage, l'urgence de la pulsion qui fixait le fantasme à l'objet qu'est la femme pour l'autre femme et pour l'homme. Et il y a eu aussi le renversement, sur un point concernant l'entrée en analyse et qui a marqué, rythmé le parcours analytique, qui concernait précisément le mensonge propre à la vérité sexuelle. C'est donc sur ce point-là que le virage s'est effectué, à partir d'un rêve où il s'agissait de faire passer le message, face à une urgence, celle de la mort. C'est là qu'on peut saisir l'usage du particulier, et bien au sens de s'être fait de sa matière signifiante, de l'avoir débrouillée, manipulée, pesée, mise à l'épreuve, usée jusqu'à la trouer même. On peut donc dire que c'est sur ce point qu'il y a eu, dans ce témoignage de la vérité menteuse, passage au désir de l'analyste.■